

HOMÉLIE I

SALOMON PRINCE RELIGIEUX

Sur I Rois IX, 25.

..... Et trois fois par an, Salomon offrait des holocaustes et des sacrifices de prospérité sur l'autel qu'il avait bâti à l'Éternel, et faisait des parfums sur celui qui était devant l'Éternel, après qu'il eut achevé la maison.

Mes frères, Salomon, dont nous avons à vous entretenir, fut un des monarques les plus illustres dont nos livres saints nous aient conservé la mémoire. Dès les premiers jours de son règne, la bonté divine se plut à le prévenir de ses dons : Israël crut voir en lui un de ces princes que Dieu place sur le trône pour l'intérêt de sa gloire et le bonheur de l'humanité. Il est douloureux de penser que malgré ces faveurs éclatantes qui l'élevaient au-dessus du reste des hommes, sa fidélité ne fut pas sans éclipse; mais du moins, aux premiers jours de sa jeunesse comme dans la force et la maturité de l'âge, il se montra digne d'être proposé pour modèle; il fut non moins agréable au Seigneur que grand aux yeux des hommes.

Tel il était encore à l'époque dont parle notre texte. Il se présente à nous aujourd'hui comme prince religieux. Après avoir achevé la maison du Seigneur, et fait éclater

sa magnificence dans cet édifice célèbre, il signale sa piété. Il vivifie par son zèle, anime par ses vœux ce temple superbe élevé en l'honneur de l'Éternel. Il y vient avec tout son peuple rendre au Très-Haut des hommages publics. *Il brûlait le parfum, dit notre texte, il offrait aussi trois fois l'année des holocaustes et des sacrifices de prospérité sur l'autel du Seigneur.*

Vous ne pensez pas sans doute que trois fois l'année seulement il se présentât devant son Dieu. Vous ne pensez pas qu'il fût semblable à ces froids adorateurs qui bornent leur dévotion à se rendre dans le temple aux jours solennels, y viennent avec assurance, et n'apportent pas même aux pieds du Seigneur ce sentiment naturel de confusion qu'ils éprouveraient en approchant d'un ami longtemps négligé. Vous ne pensez pas que Salomon ressemblât à ces chrétiens de nom qui resteraient toujours éloignés des autels, s'ils croyaient le pouvoir sans indécence; qui dans ces jours même où la religion déploie ce qu'elle a de plus auguste et de plus tendre, où elle présente à l'homme tous les bienfaits réunis, et lui demande tous les sentiments à la fois, loin de revenir à elle de tout leur cœur, loin de jurer pour l'avenir une fidélité entière, constante, n'ont à présenter au Seigneur que leur indifférence, peut-être même leur répugnance à s'approcher de lui, tout au plus une piété superficielle, passagère, semblable à la rosée du matin.

Non, non; tel n'était point le roi d'Israël. Il n'est question dans notre texte que de ce qu'il faisait aux trois fêtes principales des Juifs. On sait que le livre des Rois ne consigne guère que les grands traits de la vie des monarques; mais celui des Chroniques, où l'on trouve plus de détails, et qui est comme le complément du premier, nous

apprend dans l'endroit parallèle que ce n'était pas aux jours solennels seulement que Salomon montrait sa piété. *Il offrait, nous dit-il, des sacrifices à l'Éternel, selon qu'il le fallait chaque jour, suivant le commandement de Moïse, aux jours de sabbat, aux nouvelles lunes et aux fêtes religieuses.*

Arrêtons-nous ici, mes frères ; Salomon attentif à remplir les devoirs du culte au milieu des embarras de la royauté, Salomon sachant se défendre de l'orgueil du rang, des illusions du savoir, de l'ivresse de la prospérité, voilà ce qui me paraît digne de notre méditation. Voilà l'exemple qui peut nous donner à tous des leçons utiles. Veuillez l'auteur de tout bien les adresser lui-même à vos cœurs !

1^o Si le fils de David n'eût pas été appelé par son cœur dans le sanctuaire, s'il n'eût pas mis son plaisir à s'approcher de Dieu par les exercices de la dévotion, s'il eût cherché des prétextes pour s'en dispenser, comme font les indifférents, il en eût trouvé sans doute un bien plausible dans ce détail immense de soins et de sollicitudes inséparables du rang suprême.

Être chargé de procurer, de garantir à des millions d'hommes la sûreté, la justice et l'abondance ; avoir à répondre devant Dieu de l'ordre et du bonheur public, du sort d'une nation entière, quel fardeau pour un homme ! Salomon ne le secoue point ; mais l'attention qu'il donne aux besoins de son peuple ne lui fait point oublier ce qu'il doit à son Dieu. Que dis-je ? le grand moyen qu'il emploie pour assurer la félicité publique et se rendre capable de l'opérer, c'est la bénédiction du ciel, le secours du ciel : il vient solliciter les grâces nécessaires pour y travailler avec fruit ; et son secret, pour être un bon roi, c'est d'être un roi pieux.

Qu'un tel exemple est bien propre à confondre cette foule d'hommes de tous les états qui, pour colorer l'éloignement où ils se tiennent de nos assemblées, nous allèguent leurs occupations! Hélas! que prouvent-ils par cette vaine excuse, si ce n'est l'illusion où ils vivent, le prestige qu'opère pour eux l'amour du monde et des choses sensibles, qui fascine leurs yeux jusqu'à leur montrer au dernier rang *la seule chose nécessaire*, la grande affaire du salut!

Eh quoi! leur dirais-je, vous vous agitez à poursuivre des objets périssables qui vont s'échapper de vos mains! Vous projetez, vous travaillez, vous amassez pour cette vie qui s'enfuit comme un torrent; et les biens immortels, et cette éternelle existence, auprès de laquelle celle-ci n'est qu'un songe, et le compte que vous avez à régler avec le grand Juge qui va vous appeler à comparaître, vous n'y pensez point! ou si vous y pensez, ô folie incompréhensible! vous assignez aux soins que demandent ces grands objets, les moments perdus, les moments que vous avez de reste, les moments que vous laissent tous les autres soins! Eh! ne savez-vous pas que la mettre au second rang, cette grande tâche, c'est l'abandonner? N'avez-vous jamais lu dans nos saints livres quelle fut l'indignation du père de famille contre ceux qui, sous prétexte de vaquer à leurs affaires, avaient refusé de se rendre à son festin?

Mais encore, votre vie est-elle occupée plus légitimement que celle d'un prince dont un peuple nombreux réclame tous les instants, à la vigilance duquel il n'est jamais permis de se relâcher, chez qui un moment d'erreur et d'oubli peut entraîner des suites fatales?

Il est sans doute des circonstances qui peuvent nous

offrir une dispense légitime d'assister à tel ou tel acte du culte ; mais ce n'est point par les occupations qu'elles amènent, c'est par les devoirs qu'elles imposent. Ainsi le soin d'une jeune famille qu'on ne peut quitter sans péril ni confier en d'autres mains ; les secours ou les consolations que demande un malade qui sans nous languirait abandonné ; un service à rendre qui ne souffre aucun délai, voilà des motifs qui doivent quelquefois retenir loin des parvis du Seigneur l'homme le plus religieux. Mais il sent cette privation ; il en gémit ; il dit au fond de son cœur : *Oh ! quand entrerais-je et me présenterais-je devant la face de mon Dieu* ¹ ? Il ne s'éloigne du sanctuaire que pour s'approcher plus réellement du Seigneur : il ne manque à lui rendre un hommage public que pour lui offrir en secret un sacrifice plus agréable, et comme on l'a dit : *il ne quitte Dieu que pour Dieu même.*

Je le demande : la plupart de ceux qui ne viennent pas dans nos temples sous prétexte des soins dont ils sont chargés, ont-ils de pareilles excuses à alléguer ? Quelles sont, le plus souvent, ces occupations importantes qui exigent tous leurs soins, qui absorbent tout leur temps ? C'est pour cet homme d'affaires une démarche, une correspondance ; pour cette mère de famille un embarras domestique dont, avec quelque désir de rendre à Dieu leurs hommages, quelque sensibilité pour les choses du ciel, ils auraient pu, l'un et l'autre, se libérer avant l'heure du service, ou qu'il n'était pas impossible de remettre à d'autres temps. C'est, je rougis de le dire, une foule de soins frivoles ou même condamnables. C'est pour une femme mondaine, celui de se préparer à pa-

¹ Ps. XLII, 3.

raître avec éclat dans les cercles de la vanité, peut-être la nécessité de ménager une santé affaiblie par les veilles, par la fureur des amusements. C'est pour un artisan qui ne sait pas confier son sort à la Providence et mériter sa bénédiction, l'obligation où il se croit de réparer par un nouveau péché le temps qu'il a perdu durant la semaine dans l'indolence ou la débauche. C'est une partie de plaisir pour laquelle on a choisi de préférence le jour du Seigneur, et l'on va braver à l'heure même du culte la dévotion des fidèles. En un mot, ce sont les affaires de nos plaisirs; ce sont les affaires de nos passions; c'est toujours le monde et l'amour du monde, qui, se produisant sous mille formes, ne nous laisse de temps que pour ses intérêts et ses jouissances. Ah! mes frères, que nous sommes de mauvaise foi avec nos prétextes! à quoi serviront-ils qu'à nous rendre plus coupables devant Dieu?

Je suppose cependant que nous ayons à alléguer des affaires plus réelles et qui font en effet partie de notre vocation ici-bas. Que l'exemple de Salomon nous apprenne à les concilier avec les devoirs de la piété. Sachons que le meilleur moyen de travailler avec courage, avec honneur, dans notre état, et de sanctifier nos occupations terrestres, c'est de nourrir en nous-mêmes l'esprit de la religion; c'est de venir chercher au pied des autels les lumières et les secours dont nous avons besoin. Oui, grand Dieu, c'est ici que nous pouvons nous former à l'art heureux de travailler pour le ciel en même temps que pour la terre; de nous acquitter des soins qui nous sont imposés, avec activité et avec calme, avec ardeur et avec détachement. C'est ici que, placés sous tes yeux et réunis à nos frères, nous sentons la nécessité de chercher le bien de tous, et non ce vil intérêt particulier au-

quel tend sans cesse une nature corrompue. Heureux l'homme que les soins et les occupations de la vie rappellent à son Dieu loin de l'en distraire ! Heureux celui qui vient ici consulter Dieu sur ses projets et former ses résolutions en sa présence ! Heureux celui qui après avoir *planté, arrosé*, vient implorer le secours de *celui qui donne l'accroissement* ! Il sort de ce temple plus éclairé, plus fort, plus soumis, plus content de son état, mieux disposé pour en remplir les devoirs, plus capable de résister aux tentations et aux orages de la vie, plus enflammé du noble désir de se dévouer au bien de ses semblables, à l'exemple du Sauveur qu'il adore. Ah ! croyez-moi, mes frères, ce n'est pas à une autre source que l'on puise l'esprit public, l'oubli de soi-même, la générosité, la persévérance, le courage de s'immoler au bien de la société, de servir avec zèle et souvent malgré eux des indifférents, des envieux, des ingrats, des ennemis.

Ne dites donc plus que les affaires de votre vocation vous empêchent de vous joindre à nos assemblées ; dites, dites que si vous aviez à cœur de la remplir cette vocation, non selon le monde, dans un esprit d'ambition ou de cupidité, mais pour vous rendre utile aux hommes et agréable au Seigneur, c'est dans ces temples que vous viendriez vous y préparer.

II° L'embarras des affaires n'est pas le seul prétexte que combat l'exemple de Salomon : il sert encore à nous défendre de l'orgueil du rang et des illusions du savoir.

Ce prince dont la sagesse remplit la terre ; ce prince que les rois, abandonnant leur empire, venaient admirer de près ; ce prince ne voit rien dans ses vastes connaissances et dans son génie qui le dispense, disons mieux,

qui ne le presse de s'humilier devant Dieu comme le dernier de ses sujets, de s'édifier, comme lui, des plus petites pratiques de la piété.

Ah! qu'il ferait un échange désavantageux celui chez qui le progrès des lumières détruirait cette simplicité de cœur, cette docilité de l'esprit, base de la vertu réelle, de la vertu chrétienne, comme de la science véritable; qui nous approche de la vérité parce qu'elle nous dispose à la chercher, à la reconnaître, à l'aimer! Cependant, hélas! qu'elle est rare aujourd'hui cette belle simplicité! Je connais mes devoirs, voilà ce qu'on entend dire à beaucoup de personnes. Elles négligent le culte parce qu'elles croient pouvoir se passer de ses enseignements.

Mais quand elles seraient suffisamment instruites, oublient-elles donc que nous ne venons pas seulement ici pour nous instruire, mais pour adorer? Il semble, et c'est une illusion qui montre assez l'affaiblissement de la piété, une illusion contre laquelle les ministres de Jésus doivent protester hautement, il semble que le but unique de nos assemblées soit d'ouïr le prédicateur développer un point de morale, établir les vérités de la foi. Ce n'est là, mes frères qu'une partie et peut-être la moindre partie du culte. Ces hymnes par lesquels nous nous unissons à la terre et au ciel pour célébrer le Créateur, le Sauveur des hommes, ces prières par lesquelles notre âme s'élève à lui, les émotions du cœur, les sentiments du cœur, voilà ce qui fait l'essence du service divin. Parvis sacrés! non, vous n'êtes pas seulement le lieu où l'on distribue le *lait de la parole* aux faibles et une viande solide aux forts; vous êtes *la porte des cieux*, le palais où la créature trouve accès auprès de son Dieu. C'est

ici que le fidèle vient s'unir à son Sauveur ; c'est ici qu'il offre le sacrifice de l'amour ; c'est ici qu'il fait brûler l'holocauste, non sur l'autel, mais dans son propre cœur.

Je vais plus loin, mes frères, et je demande qui sont ceux qui tiennent cet orgueilleux langage, *je connais mes devoirs*? Est-ce un David qui méditait jour et nuit la loi du Seigneur? Est-ce un saint Paul qui, transporté dans le ciel, avait vu se dévoiler à ses regards *des choses ineffables*? Est-ce un de ces docteurs qui consacraient à la science du salut leurs travaux et leurs veilles? Est-ce un de ces hommes distingués par l'étendue et la hauteur de leurs conceptions?

Non, mes frères, cette confiance vaine et présomptueuse, ce n'est point là le caractère du vrai savoir. Plus on avance vers le terme de la perfection en tout genre, mieux on voit l'intervalle qui nous en sépare ; plus on est humilié par le sentiment de sa faiblesse. Et n'a-t-on pas vu les plus grands hommes de tous les siècles, ces hommes dont le nom seul rappelle l'idée de la gloire, du génie, et qui semblent avoir posé les dernières limites de l'esprit humain, ne les a-t-on pas vus porter avec humilité le joug de la religion, en respecter, en défendre les mystères, en pratiquer les exercices, comme les simples fidèles? Ceux qui parlent de leurs lumières avec tant de confiance, comme s'ils avaient tout approfondi, ce sont le plus souvent des personnes qui n'ont rien approfondi. C'est un homme qui n'a appris de la religion et de la morale que ce qu'il en fallait précisément pour être admis à la cène; qui, jeté dans le tourbillon du monde et des affaires, n'a gardé sur ce point que des notions vagues et confuses ; qui, mêlant les maximes du monde avec celles de Jésus-Christ, confond la piété avec une

probité tout humaine, avec cette probité du siècle qui se plie sans cesse aux intérêts du moment : c'est un homme pour qui les devoirs les plus essentiels de la religion, l'humilité, le détachement des biens terrestres, le renoncement à soi-même, l'habitude d'agir en vue de Dieu, sont des maximes étrangères, un raffinement de spiritualité. C'est enfin l'homme le moins instruit, celui chez qui le soin de pourvoir aux besoins de la vie s'oppose à l'étude de la vérité. Ce sont de tels hommes qui nous disent : *Je connais mes devoirs*; tant l'orgueil répand partout ses illusions ! tant elle trouve accès aisément chez l'homme cette pernicieuse idée qu'il est suffisamment instruit de ce qu'il doit faire !

Mais enfin sous quel rapport qu'on envisage le culte, où est l'homme qui puisse dire que ses exercices lui sont inutiles ? Une institution qui place devant nos yeux ce grand Être, seul garant de l'ordre social, et nous apprend à marcher en sa présence : une institution qui retrace au fond de nos cœurs ces premiers principes qui se perdraient au milieu des pensées humaines et des scènes tumultueuses de la vie, ou que le temps seul en effacerait : une institution qui nous rappelle nos devoirs dans toutes les situations, dans tous les âges, en développe les conséquences, en presse les motifs, les sanctionne d'une autorité divine, présente à la vertu des espérances, au vice des terreurs : une institution qui nous offre le tableau des égarements du siècle et de la société où nous sommes, combat les illusions qui les excusent et les prétextes dont on les colore : une institution qui fournit à la vérité comme un dernier asile d'où elle se fait entendre dans toute sa force et sa pureté ; qui pendant que dans le monde tout respecte l'aveuglement du pécheur, pendant

que ses amis et les gens de bien eux-mêmes n'osent lui montrer la vérité qu'avec des adoucissements qui la tuent, lui trace sa propre image, lui présente le miroir et lui fait entendre cette voix : *Tu es cet homme-là* : une institution qui purifie en même temps qu'elle éclaire, nous relève après nous avoir abattus, qui après nous avoir convaincus de péché nous conduit à celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu, et nous apprend à recourir dans nos maux à ce médecin suprême qui se plaît à exaucer les vœux qui lui sont adressés par la foi : une institution enfin qui parle à notre raison, à notre imagination, à notre cœur, qui fixe notre attention, émeut notre âme, soutient notre foi, anime nos espérances, réveille en nous l'idée et l'amour des biens éternels; où est l'homme qui puisse dire qu'une telle institution lui est inutile, si ce n'est le méchant endurci qui ne saurait plus en être touché ?

Lorsque dans notre jeunesse nous entendions répéter cette maxime alors si commune : c'est au peuple que le culte est nécessaire, il était sans doute aisé de répondre que si on l'abandonnait au peuple, le peuple le dédaignerait à son tour; mais enfin nous pensions devoir accorder que chez ceux dont l'esprit reçut plus de culture, les lois de l'honneur et de la probité pouvaient suppléer en partie aux enseignements de l'Évangile, du moins pour les devoirs extérieurs de la société. Et cependant qu'avons-nous vu à cette époque où la religion a été frappée et le culte détruit ? Nous avons vu confondre toutes les idées, bouleverser tous les principes, et les plus zélés disciples de la religion n'eussent osé aller dans leurs conjectures aussi loin que l'expérience a été dans ses démonstrations. Si ceux qui se croyaient assez instruits

l'étaient réellement, ils auraient fait ces réflexions qui ont frappé tous les hommes sages : ils sauraient que les esprits les plus éclairés et les plus vastes en sont plus exposés à s'égarer dès qu'ils abandonnent la religion ; car le fruit naturel des connaissances humaines, où tout est problématique, c'est l'incertitude et le doute, comme les conceptions téméraires et les brillantes erreurs sont trop souvent le fruit du génie. Ils sauraient que les leçons de Jésus qui dit à l'homme : *Humilie-toi*, sont plus nécessaires à celui qui respire les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Ils sauraient que sous l'Évangile *tout genou doit fléchir devant le Seigneur*, que les têtes les plus altières doivent se courber plus bas, et que ceux qu'il a favorisés de plus de talents et de lumières sont appelés à mieux connaître sa grandeur et à l'adorer plus parfaitement.

Ce que je dis des lumières, je le dis aussi du rang et de la puissance. Salomon placé sur le trône sent qu'il doit glorifier l'Éternel avec plus de zèle et d'éclat. Représentants de la race humaine, les conducteurs des peuples sont tenus de remplir ce grand devoir : leur hommage est en quelque sorte l'hommage du genre humain. C'est là sans doute une belle mission. Prostrés dans le sanctuaire, ils offrent un beau spectacle aux yeux des anges comme à ceux des hommes. Heureux le peuple d'Israël qui vit son prince lui donner un tel spectacle et marcher à sa tête dans les parvis du Seigneur !

Mais ce n'est pas seulement aux chefs des peuples à soutenir le culte par leur exemple et leur autorité. Tous ceux qui par leur rang, leur fortune, leur crédit, leurs relations civiles et domestiques, exercent quelque influence, ont quelque autorité, toutes ces personnes sont appelées d'une voix plus forte à rendre à Dieu des hom-

mages publics. Ils doivent plus à ce Dieu qui leur a plus donné ; ils doivent plus aux hommes sur lesquels ils ont plus d'ascendant. Loin que leur supériorité les affranchisse du devoir imposé à tous, elle leur en fait une obligation plus indispensable. Ce devoir est plus pressant pour le magistrat que pour le simple citoyen , pour le riche que pour le pauvre , pour le maître que pour le serviteur , pour le père de famille que pour le jeune homme. Heureux les supérieurs qui sentent cette vérité ! Heureux les supérieurs qui savent qu'ils ne sont rien moins que libres dans une situation où ils fixent les regards ; où leurs moindres actions prennent de l'importance ; où on les observe, on les juge, on les imite, même après les avoir condamnés ; où leurs fautes s'aggravent par les fautes qui en sont l'effet ! Heureux les supérieurs qui se plaisent à se réunir dans le sanctuaire avec ceux que la Providence a placés sous leur garde ! Heureux le prince ou le magistrat qui y vient , comme Salomon , avec le peuple qui lui est confié ! Heureux le chef de famille qui y vient, comme Josué, avec toute *sa maison* ! Ce n'est plus une relation terrestre et passagère qu'ils soutiennent ensemble ; un lien céleste, le lien puissant de la religion les unit les uns aux autres ; et bien loin que de tels supérieurs voient s'affaiblir par ce rapprochement le respect qui leur est dû, ce respect prend un caractère sacré, il se change en vénération, comme si le Dieu qu'ils viennent adorer faisait réfléchir sur leur front quelques rayons de sa gloire.

III^e Ce qui me frappe enfin dans l'hommage que Salomon rend au Seigneur, c'est le sentiment d'humilité, de gratitude, dont cet hommage est l'expression. Ce qui me frappe, c'est que la prospérité l'attache à son Dieu,

loin de l'en distraire. *Il offrait, dit le texte, des sacrifices de prospérité.*

Mais comment se fait-il, mes frères, que ce soit là un objet d'admiration? Rendre grâces au Très-Haut pour ses faveurs, venir dans le temple bénir aux yeux de tous le bienfaiteur suprême, n'est-ce donc pas une chose simple et naturelle? La première impression d'un bienfait sur le cœur n'est-ce pas de le dilater, de lui faire un besoin de se répandre, de faire éclater sa sensibilité pour les miséricordes du Seigneur devant les témoins de ces miséricordes? Oui, sans doute, l'homme reconnaissant dit avec le roi prophète : *O Éternel ! que tes tabernacles sont aimables*¹ !

Avec quel transport, quelle joie il vient se prosterner devant toi, Seigneur, se pénétrer du sentiment de tes grâces et t'offrir un cœur profondément ému qui voudrait *n'oublier aucun de tes bienfaits* ! Ce n'est que pour des ingrats que le culte est sans douceur. *Que rendrai-je à l'Éternel ?* s'écriait David. *Je prendrai la coupe des délivrances ; je bénirai son saint nom ; je lui rendrai mes vœux devant tout son peuple*².

Ce sentiment est si juste que dans tous les temps, chez tous les peuples, chez les païens eux-mêmes on célébra toujours un bienfait national par des actions de grâces solennelles. C'est au même principe que tient cet usage respectable, mais presque oublié de nos jours, qui prescrivait à ceux que la Providence avait relevés d'un lit de maladie, de venir remercier le Seigneur dans son temple avant de rentrer dans la société. Ajoutons, mes frères, que la religion, toujours d'accord avec la nature, nous or-

¹ Ps. LXXXIV, 2. — ² Ps. CXVI, 12-14.

donne partout de célébrer hautement les bienfaits de notre Dieu. Partout dans l'Évangile il nous est ordonné d'offrir des prières, des actions de grâces, et surtout de nous joindre à nos frères pour bénir Dieu tous ensemble des faveurs que nous recevons en commun. Cependant, hélas ! ces bienfaits eux-mêmes, loin d'enflammer notre piété, la ralentissent ou l'éteignent trop souvent : trop souvent la prospérité sépare du Dieu qui la dispense, ceux qu'il daigne en faire jouir.

Eh ! pourquoi l'oublent-ils ? comment peuvent-ils l'oublier ce Dieu ? Ah ! la cause de leur ingratitude est plus odieuse encore que cette ingratitude même. C'est qu'ils rapportent à eux seuls la gloire de leurs succès. C'est que sur l'autel où ils offrent l'encens, ô impiété ! ô sacrilège ! à l'image du dispensateur souverain ils substituent leur propre image ; ou bien encore, c'est qu'adorateurs des biens et des plaisirs du monde, ils ne peuvent avoir de sentiment que pour eux : voilà ce qui se passe communément, ce qu'on voit tous les jours.

Il est donc vrai, il est trop vrai, pour les peuples comme pour les particuliers, être heureux et vivre loin du Seigneur c'est presque une même chose. Si nous nous approchons de lui, c'est quand le tonnerre gronde et que l'éclair fend la nue. Nos vœux, pour la plupart, ne sont plus l'hymne de la louange, ce sont les cris de la douleur et de l'effroi.

Veux-tu donc, ô mon Dieu ! veux-tu recevoir de tes créatures le tribut qu'elles te doivent ? Ferme cette main qui répand le bonheur et la vie. Commande à tes fléaux de ravager la terre, ou plutôt, car notre cœur se brise en sollicitant un remède si amer, plutôt, ne nous retire pas tes bienfaits, mais donne-nous un cœur sensible, un cœur

reconnaissant , et que désormais le Dieu qui bénit ne soit pas moins adoré que le Dieu qui châtie.

Eh! quand cette prière fut-elle plus de saison, mes frères? Quand les bienfaits du Seigneur durent-ils plus nous toucher? Quand leur nombre, leur éclat, le contraste du présent au passé dut-il mieux faire impression sur le cœur? Lorsque après avoir contemplé avec effroi les eaux qui couvraient la terre, Noé la vit parée des dons du Créateur; lorsqu'il vit le soleil, obscurci naguère par de lugubres nuages, répandre de nouveau la chaleur et la lumière, quel ravissement, quels transports animèrent le sacrifice qu'il offrit à l'Éternel! Et nous, mes frères, au sortir de ce déluge d'immoralité qui menaçait de tout engloutir et ne nous offrait d'autre perspective qu'un affreux chaos, lorsque nous voyons la religion, la justice germer dans les cœurs, reflourir sur la terre, les autels du Rédempteur se relever, et le soleil de justice éclairer, échauffer une seconde fois l'univers, nous demeurerions insensibles! Au sortir de cette lutte terrible où le Christ, fort de sa seule force, a triomphé de l'enfer une seconde fois, nous ne serions pas glorieux et fiers de lui appartenir! Nous ne viendrions pas avec joie dans son temple confesser qu'il est le Seigneur! Lorsqu'il nous rend une patrie; lorsqu'il nous la rend cette Genève que nous avons vue tour à tour asservie, entourée d'ennemis, menacée d'une vengeance implacable; lorsqu'il nous la rend libre, paisible, honorée comme dans les anciens jours, nous ne lui rendrions pas le peuple religieux et fidèle qui jadis habitait ces murs! La vue des merveilles qu'il a faites, des coups qu'il a frappés, notre propre délivrance; tout cela ne dirait rien à notre cœur! Nous n'offririons pas au Seigneur le sacrifice de la reconnais-

sarce! Tout occupés des objets de nos passions, flétris par le souvenir de nos malheurs, ou troublés par des inquiétudes nouvelles, nous ne nous élèverions pas à ce Dieu qui rend la religion à la terre pour la consoler des maux qu'elle a soufferts, et de ceux qu'elle peut souffrir encore! Nous ne ranimerions pas notre ardeur pour son service! Ce serait donc en vain, ce serait pour notre perte que nous aurions vu les anciens prodiges se renouveler, le bras de l'Éternel faire vertu, sa gloire se manifester à l'univers! Ce serait donc en vain, ce serait pour notre perte qu'il nous aurait couverts de son égide et comblés de bienfaits plus éclatants, plus merveilleux que ceux dont nos pères furent l'objet!

Non, non; il n'en sera pas ainsi: non, les leçons du passé ne seront point perdues. Non, tout ce qui peut frapper l'esprit, élever l'âme, remuer le cœur, ne sera point sans effet. Non, nous ne forcerons pas le Dieu qui nous délivre à nous châtier de nouveau. Émus par la force des circonstances, les hommes les plus froids sont venus dans le sanctuaire implorer le Seigneur au moment du péril; ils y viendront désormais pour lui rendre grâces.

Et vous, qui n'avez jamais cessé de le servir! vous, qui durant les jours d'infidélité demeurâtes debout pour soutenir l'Église, vous vous mettez à notre tête; vous seconderez nos efforts. Il dépend de vous peut-être de rendre plus profonde, de graver dans les cœurs cette impression superficielle qu'ils ont reçue, de faire passer le zèle qui vous anime dans ces âmes encore émues et préparées aux nobles sentiments de la piété. Il ne vous faut peut-être que de l'ardeur et de la persévérance, pour en faire autant de prosélytes à la loi de Jésus. Quelle

**pensée ! Quel prix de vos soins et de votre vigilance !
Ah ! puissiez-vous sauver vos frères en vous sauvant vous-
mêmes ; puissiez-vous , après avoir mis ici-bas votre bon-
heur à vous approcher de Dieu dans ces sanctuaires ter-
restres , puissiez-vous , puissions-nous tous lui être réunis
à jamais dans le royaume de sa gloire. C'est ce que je
vous souhaite au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit
Amen.**